

Treizième année, Numéro 28, Automne-Hiver 2018-2019, publiée en Hiver 2019

## **Analyse du délire d'envoûtement chez Antonin Artaud**

**TABATABAEI Sara**

Maître-assistante

Université Shahid Beheshti

**Email: s\_tabatabaei@sbu.ac.ir**

(Date de réception: 07/04/2018 – date d'approbation: 10/03/2019)

### **Résumé**

Antonin Artaud est un théoricien du théâtre, acteur, écrivain, essayiste, dessinateur et poète français qui a souffert pendant toute sa vie de troubles psychiques. Son œuvre peut nous révéler cette souffrance et ces troubles qui vont s'exaspérer pour toucher vers la fin de sa vie à un délire aigu: celui d'ensorcellement par des démons. Suivant une approche psychanalytique, nous allons étudier dans cet article la dimension poétique de la déformation de la réalité commune dans le délire d'Artaud et analyser l'altération subjective du sens opérée par l'écrivain dans son écriture.

**Mots clés:** Délire, Envoûtement, Démon, Autre, Sujet Psychotique, Altération Subjective Du Sens.

Antonin Artaud fut toute sa vie en proie à des troubles psychiques. Son œuvre, dont une grande partie est constituée de lettres dans sa Correspondance, témoigne de ces troubles. La publication de sa *Correspondance avec Jacques Rivière* qui annonce son entrée définitive dans le monde de la littérature est l'un de ces témoignages où Artaud découvre et essaie d'exprimer l'anomalie de son être. Dans sa première lettre à Rivière, Artaud écrit: «Je souffre d'une effroyable maladie de l'esprit[ ]. Ma pensée m'abandonne à tous les degrés. Depuis le fait simple de la pensée jusqu'au fait extérieur de sa matérialisation dans les mots. Mots, formes de phrases, direction intérieure de la pensée, réactions simples de l'esprit, je suis à la poursuite de mon être intellectuel» (Artaud, 2004: 69). Mais ces troubles ne se limitent pas à des descriptions d'état d'âme et physiques, comme celle de l'effondrement de sa pensée – symptôme d'ailleurs très significatif pour le diagnostic du cas de psychose –: ils vont s'exaspérer pour toucher vers la fin de la vie de l'auteur à un délire aigu: Artaud se croira envahi par des démons.

Mais qu'est-ce qu'un délire? «Un délire est un trouble du contenu de la pensée caractérisé par la permanence d'idées délirantes. Ces dernières sont des idées en rapport avec une réalité propre au patient, réalité différente de la réalité commune, idées auxquelles le sujet attache une foi absolue, non soumise à la preuve et à la démonstration, non rectifiable par le raisonnement.» (Tribolet, Shahidi, 2005: 56). Ceci ne veut pourtant pas dire que le délire soit dépourvu de sens: même au niveau pathologique, le délire est considéré comme un signe révélant du sens. La sémiologie du délire le définit en tant qu'une déformation subjective de la réalité, une altération du sens de la réalité extérieure. La tâche du psychologue consiste alors à étudier les facteurs déclenchants du délire chez le patient (événements ou changements de vie, prise d'une drogue ou d'un traitement médicamenteux ou parfois facteurs organiques) pour découvrir le sens altéré qui s'en dégage et sa réalité déformée.

Certes, nous n'avons pas l'intention de réduire Artaud à un cas de psychose et faire une étude pathologique de son œuvre. Nous nous

intéressons plus particulièrement à la dimension poétique de cette déformation subjective de la réalité dans le délire d'Artaud, à cette altération du sens opérée par l'écrivain dans son texte, ce qui est la caractéristique la plus essentielle de la littérature et de l'art. Quelle est cette réalité extérieure qu'Artaud fuit et va déformer dans son délire? Qui sont les démons? Pourquoi et comment l'ont-ils envoûté? Pour répondre à ces questions nous allons procéder à une lecture psychanalytique des thèmes les plus récurrents dans son œuvre et analyser leur déformation graduelle vers le délire.

### **1- L'aliénation dans le verbe**

Antonin Artaud est sans aucun doute un sujet psychotique. Selon les théories de Lacan le problème d'un psychotique se résume en un problème irrémédiable avec l'Autre, avec tout ce qui pourrait se définir en tant que quelque chose venant du dehors, du lieu du «ça» pour s'imposer à l'être intérieur du sujet (Lacan, 1966) Le premier Autre le plus important est le langage. Cet ordre préétabli dans lequel l'enfant est immergé dès sa naissance, est un ordre sans origine, toujours-déjà-là qui subsiste en tant que tel hors du sujet, distinct de son existence mais qui néanmoins le détermine.

Le langage avec sa structure préexiste à l'entrée qu'y fait chaque sujet à un moment de son développement mental [...] et s'il peut paraître serf du langage, l'est plus encore d'un discours dans le mouvement universel duquel sa place est déjà inscrite à sa naissance. (Lacan, *Op. cit.*: 495)

Pour se dire, le sujet doit passer par l'Autre, ce lieu transcendant où "ça parle". «Tout ce qui touche au comportement de l'être humain est soumis aux lois de la parole» écrit Lacan (1975: 96). Mais cet Autre, lieu des signifiants ou bien du symbolique a une Loi devant laquelle il faut que le sujet s'incline. La structure de tout langage est en effet affectée d'un manque et ce qui manque à l'Autre est le signifiant symbolique du phallus. Cela implique que dans l'arrimage à l'Autre le sujet est obligé de se soumettre à une castration symbolique, à une perte irréparable au niveau de son Être. Parler est donc consentir à perdre. Car non seulement le sujet, mais aussi

toutes ses paroles sont marquées par un effet de perte. Selon Freud, il faut qu'une chose se perde pour qu'on puisse la représenter en mots (Freud, 1927) et Lacan renforce cette idée en affirmant que «le mot est le meurtre de la chose, on la tue en la symbolisant» (Lemaire, 1977: 113-121). Autrement dit, il s'agit d'une néantisation symbolique du Réel, le signifiant n'étant que du semblant. Le langage permet de représenter le sujet ou la chose, mais avec cette conséquence que le réel de leur être en est absent, ce que nous acceptons tous sans nous en rendre compte. Mais le mal du sujet psychotique vient du fait qu'il contrevient à l'assomption de cette perte, de ce manque à Être, s'oppose obstinément à la Loi du langage et plonge dans un Réel indéfini et innommable.

L'œuvre d'Artaud, sujet psychotique, est traversée de part en part par une lutte contre la langue et les mots. Celle-ci n'est pour lui qu'un Autre irrécyclable, une force extérieure s'opposant au Réel de son être et à sa liberté absolue, le poussant à s'aliéner dans le verbe et à se réduire dans les limites d'une réalité extérieure et insuffisante.

Nous ne parlons pas pour nous faire comprendre, mais seulement à l'intérieur de nous-mêmes, avec des socs d'angoisse, avec le tranchant d'une obstination acharnée, nous retournons, nous dénivélons la pensée. (Artaud, *L'Activité du Bureau de recherches surréalistes*, 2004: 141)

C'est justement cette aliénation du sujet dans le verbe que dénonce Artaud: faute d'ancrage dans le symbolique, il est confronté au trop plein de sens de son être intérieur, à ce pur ressenti qui ne se dit pas. Artaud reste pour ainsi dire dans le hors-sens du langage, dans l'incommunicable. L'intéressant est qu'il diagnostique mieux que tout autre son mal, «une maladie qui touche à l'essence de l'être et à ses possibilités centrales d'expression, et qui s'applique à toute une vie.» (Artaud, *Correspondance avec Jacques Rivière*, 2004: 80). Il est alors ce corps et cet esprit disloqué, percevant bien l'origine de son mal dans la faille du symbolique:

Il me manque une concordance des mots avec la minute de mes états.

(Artaud, *Le pèse-Nerfs*, 2004: 164)

Ou encore:

Je suis celui qui a le mieux senti le désarroi stupéfiant de sa langue dans ses relations avec la pensée. Je suis celui qui a le mieux repéré la minute de ses intimes, de ses plus insoupçonnables glissements. Je me perds dans ma pensée en vérité comme on rêve, comme on rentre subitement dans sa pensée. Je suis celui qui connaît les recoins de la perte. (*Ibid.*)

Artaud fait l'épreuve d'une perte face à l'Autre, refuse alors cette aliénation et revendique une liberté à vivre sa propre réalité, une réalité différente ou bien une version différente de la réalité, une altération de la réalité: une néo-réalité.

## **2-L'envoûtement de la société**

L'Autre va s'incarner aussi bien dans la société où vit Artaud, dans les médecins psychiatres et dans toutes les autres forces extérieures qui l'empêchent d'être ce qu'il veut et ce qu'il peut être. La société où il vit cherche à le détruire, à banaliser sa singularité, en le façonnant selon des coutumes, des normes, des lois qui lui sont étrangères, en le faisant devenir autre que ce qu'il devrait être. Elle pèse de son poids extérieur sur son intériorité et la défigure. Les médecins psychiatres essaient d'inverser le sens et la vérité essentielle de son discours en l'interprétant comme un ensemble d'absurdités sans autre signification que pathologique. Artaud écrit au Docteur Ferdière dont il est le patient à Rodez en 1943:

Tous les Médecins [...] ne savent pas comprendre cet esprit de revendication qui est dans le cœur de tout homme noble et ils en font immédiatement du délire de revendication. (Artaud, *Nouveaux écrits de Rodez*, 1977: 51)

Le but de la psychiatrie est en effet de maintenir l'individu au sein de la société, dans le cadre des normes collectives, des mensonges généralisés, de le faire assumer la non-pensée soumise et la perte du soi; alors que le but de tous les efforts d'Artaud n'est autre que de s'extraire de cette fausse société pour se faire reconnaître d'elle comme différent et singulier, et pour légitimer son discours authentique, subjectif et déformant:

Nous [les surréalistes]<sup>1</sup> n'admettons pas qu'on entrave le libre développement d'un délire, aussi légitime, aussi logique, que toute autre succession d'idées ou d'actes humains. La répression des réactions antisociales est aussi chimérique qu'inacceptable en son principe. Tous les actes individuels sont antisociaux. Les fous sont les victimes individuelles par excellence de la dictature sociale; au nom de cette individualité qui est le propre de l'homme, nous réclamons qu'on libère ces forçats de la sensibilité. (Artaud, *Lettre aux Médecins-chefs des asiles de fous*, 2004: 154)

Le langage, la société, la science, la médecine et toutes les forces qui de l'extérieur pèsent sur son intériorité absolue, sont pour Artaud des différentes représentations de ce qu'il entend par le mot «envoûtements»: des forces aliénantes lui interdisant l'accès à son être:

Ce sont des envoûtements, et rien autre chose, qui ont fait de moi cet infirme [...] cet infirme bégayant et perpétuellement à la recherche névropathique de son moi. (Artaud, *Interjections* cité par Margel, 2008: 65)

Artaud se voit alors victime de ces envoûtements qui le pénètrent, lui dérobent la pensée, la vraie existence de son être, et qui cherchent de le pousser à agir contre ce qui aurait dû être sa véritable volonté. Ce sentiment

---

1. En 1925 Artaud rejoint les surréalistes et s'engage avec beaucoup de ferveur dans le mouvement mais cette alliance va très tôt se dissoudre à cause de l'adhésion du mouvement au parti communiste français au début de 1927.

de ne pas s'appartenir, de demeurer introuvable à soi, ce détournement de soi dont il ne cesse de se plaindre dès sa correspondance avec Jacques Rivière et partout ailleurs dans ses textes, trouve son origine dans ce phénomène d'aliénation aux pouvoirs étrangers contre lesquels Artaud ne peut que résister inlassablement, car il est celui qui n'a jamais rompu le lien avec le réel de son être et ressent le trop-plein de sa conscience irréductible.

Et il se voit démesurément seul. Personne ne peut le comprendre, comprendre son mal et sa douleur. Car personne ne peut vivre l'intériorité d'Artaud, la sympathie même maximale appartient au domaine du dehors, elle n'est que de conception extérieure et ne peut jamais coïncider avec l'expérience intérieure et vécue. Et même si Artaud s'efforce obstinément d'explicitier son mal, de le faire comprendre par tous les moyens possibles, ce sera toujours inutile, puisque ceux qui devraient le comprendre sont eux-mêmes frappés d'envoûtement, et préfèrent considérer Artaud comme fou afin de pouvoir plus facilement ignorer la réalité de son être qui dérange leur réalité mensongère et falsifiée. La médecine, la psychiatrie et les sciences humaines n'y peuvent absolument rien, car elles-mêmes ne sont que des forces extérieures et détournantes.

Toute la science hasardeuse des hommes n'est pas supérieure à la connaissance que je puis avoir de mon être. Je suis seul juge de ce qui est en moi. (Artaud, *L'ombilic des Limbes*, 2004: 116)

Artaud se croit «maître de sa douleur», «juge exclusif de sa vacuité mentale» (*Ibid.* 114) et se met donc à la recherche d'un moyen pour calmer sa douleur et vivre sa plénitude interdite loin du regard de la société.

### **3- La prise de stupéfiants**

Ainsi que nous l'avons posé dans l'introduction de cet article, pour découvrir le sens d'un délire il faut essayer de reconnaître les facteurs qui pourraient le déclencher chez le sujet, et parmi ces facteurs nous avons cité l'usage des drogues. En effet, la première solution d'Artaud pour calmer sa

douleur et vivre sa plénitude intérieure sera le recours aux stupéfiants, surtout à l'opium, dans l'illusion que cette drogue est la plus proche de l'âme. Nul doute que la prise de substances a aggravé les troubles psychiques et le délire d'Artaud mais il est important de signaler que l'opium n'est aucunement pour Artaud un moyen d'évasion, une façon de s'absenter au monde. Il est au contraire, pour celui qui se sent déjà absent et vide, une voie qui s'ouvre vers une présence au monde, mais une présence certes différente. Il favorise l'oubli de la souffrance et lui garantit un retour à la plénitude de sa pensée. Comme le dit G. Durozoi, l'opium «est le seul moyen de parvenir à une récupération momentanée de soi, de l'ensemble corps-esprit qu'Artaud devine comme étant sa seule possibilité jamais complètement réalisée, le seul moyen de combler cette absence, cet éparpillement de soi, cette séparation ou fragmentation de ce qui devrait être sa totalité et dont il ne recueille en général que des débris.» (Durozoi, 1972: 106). Artaud décrit lui-même ainsi l'effet de l'opium:

L'arrière rehaut que l'opium apporte n'est pas une paresse à vivre, mais la force d'un peu plus vivre, c'est-à-dire de se dépasser. C'est ce que ne font pas les intoxiqués: ils paressent au lieu de se surmonter.  
(Artaud cité par G.Durozoi, *Op. cit.*: 105)

Nous pouvons déduire de cette déclaration qu'Artaud ne se considère pas comme un intoxiqué et c'est pourquoi il refuse avec vigueur toute proposition de désintoxication. Car c'est en réalité pour se désintoxiquer de son mal d'être et de cette fausse existence injectée dans ses veines par des forces extérieures qu'il prend de l'opium. Ainsi, nous pouvons encore retrouver derrière les prises de stupéfiants d'Artaud le lourd fardeau de la présence de l'Autre, origine de son angoisse et de son délire.

Loin d'être une substance aliénante, l'opium est donc pour Artaud, une substance qui vient combler le manque. Il ne se voit pas aliéné par l'opium, au contraire, cette drogue lui paraît comme un moyen de récupération et de libération de soi. Et c'est pour cela qu'il s'oppose clairement à l'interdiction

de l'opium par la société dans «La Liquidation de l'Opium», article paru dans la *Révolution surréaliste n°2*, en janvier 1925.

Toutes les lois, toutes les restrictions, toutes les campagnes contre les stupéfiants n'aboutiront jamais qu'à enlever à tous les nécessiteux de la douleur humaine, qui ont sur l'état social d'imprescriptibles droits, le dissolvant de leur maux, un aliment pour eux plus merveilleux que le pain, et le moyen enfin de repénétrer dans la vie. (Artaud, *La Liquidation de l'Opium*, 2004, 128)

Or, ce n'est pas par l'usage des stupéfiants qu'un individu devient asocial. Selon Artaud il y a des individus qui sont asociaux par nature et l'interdiction de l'opium ou d'autres drogues, ne peut qu'aggraver leurs maux et les forcer à retomber dans le désespoir, sous la domination de la volonté d'une société «envoûteuse» à laquelle ils ont du mal à s'adapter.

Suicidez-vous, désespérés, et vous, torturés du corps et de l'âme, perdez tout espoir. Il n'y a plus pour vous de soulagement en ce monde. Le monde vit de vos charniers. (*Ibid.*)

Artaud désespère de pouvoir se désintoxiquer de la toute-puissance sinistre de la société qui punit ceux qui se détachent d'elle et les pousse à se suicider. Il pense alors au suicide mais non pas à la mort, il songe à un «suicide antérieur»:

Très certainement je suis mort depuis longtemps, je suis déjà suicidé. ON m'a suicidé, c'est-à-dire. Mais que penseriez-vous d'un suicide antérieur qui nous ferait rebrousser chemin, mais de l'autre côté de l'existence, et non pas du côté de la mort. Celui-là seul pour moi aurait une valeur. (Artaud, *Le suicide est-il une solution?*, 2004: 124)

Or, il ne s'agit pas de l'acte de se tuer mais d'une régression hors de la vie actuelle pour atteindre une véritable existence. Et c'est d'abord sur la scène du théâtre qu'Artaud va tenter la chance de se faire une véritable existence.

#### 4- Les échecs

Parmi les facteurs déclenchants on insiste surtout sur les événements pénibles de la vie du sujet délirant (perte, échec, accident, etc.) et il faut admettre que malgré son grand génie créatif, Artaud reste souvent incompris et méprisé par son époque à cause de l'étrangeté de son être et de ses discours. Lui-même considère ses textes comme les déchets, les raclures de son être, n'ayant aucune valeur significative ou représentative.

Chers amis, ce que vous avez pris pour mes œuvres n'étaient que les déchets de moi-même, ces raclures de l'âme que l'homme normal n'accueille pas. (Artaud, *Le Pèse-Nerfs*, 2004: 163)

Même si en apparence il nous semble qu'Artaud écrit pour se dire, au fond il repousse carrément le texte comme moyen de communication, intermédiaire entre lui et le lecteur, parce que tout intermédiaire peut faire dévier la réalité de l'être. Se dire par la médiation textuelle ordinaire, c'est encore se soumettre à l'interprétation de l'Autre. Le texte littéraire «ne peut être conçu que comme perte, organe qui se détache du corps et tombe sous la loi étrangère d'une lecture qu'Artaud ne peut plus dominer.» (Durozoi, *Op. cit.*: 116).

Alors que l'expression (orale ou écrite) est qu'un moyen d'exposer (exposer) l'être, de le faire sortir de son lieu propre en le jetant dans l'espace incertain de l'interprétation de l'Autre, Artaud tente au contraire et avant toute chose d'imposer (imposer) son intériorité à la contemplation d'autrui, en supprimant toute possibilité d'ambiguïté ou d'interprétation autre que sa propre volonté. Et c'est bien pour cette raison qu'il préfère le théâtre au texte écrit. D'ailleurs, Artaud pour qui toute médiation implique obligatoirement une retombée dans l'extériorité aliénante, se méfie de l'acte de s'imposer au regard du spectateur par l'intermédiaire des acteurs. Il s'est souvent plaint d'être trahi par les acteurs, tant pendant le Théâtre Jarry qu'à l'occasion des *Cenci*. Et c'est pour cette même raison qu'immédiatement après l'échec des *Cenci*, Artaud se tourne vers d'autres solutions: les conférences de 1936 à

l'Université de Mexico par exemple. En tant que conférencier, il prend à lui seul toute la charge de la présentation théâtrale: «JE NE VEUX PAS que dans un spectacle monté par moi il y ait même un clin d'œil qui ne m'appartienne» écrit-il à un ami (*Lettre du 14 juin 1935 à Jean-Louis Barrault*, 2004: 651). Et pendant qu'il prépare son départ pour le Mexique, il écrit à Jean Paulhan:

Vous savez ce que je peux faire comme conférencier. Là le théâtre que j'imagine, que je contiens peut-être, s'exprime directement sans interposition d'acteurs qui peuvent me trahir. (*Lettre du 19 juillet 1935 à Jean Paulhan*, 2004: 661)

Désormais il n'y aurait plus d'intermédiaire pour établir une communication directe et immédiate entre lui, la vérité qu'il réclame et les spectateurs. Cette communication est le contraire de la manipulation de ses vraies intentions par l'Autre dont Artaud cherche sans cesse à se débarrasser. Nous pouvons ainsi en déduire que l'Autre en tant que force extérieure, aliénante et envoûteuse est encore à l'origine des échecs successifs d'Artaud au théâtre tout comme en littérature, c'est-à-dire à l'origine du facteur le plus essentiel déclenchant son délire.

## **5- L'invasion de l'Autre**

Le voyage d'Artaud au Mexique n'a pas pour seul but l'examen de l'idée d'une présentation théâtrale solitaire, on peut y repérer facilement d'autres objectifs peut-être plus essentiels: l'échec douloureux de la représentation de la pièce des *Cenci* qui aurait dû fournir à Artaud une véritable existence sur le lieu scénique, précipite son rejet de la culture et de la civilisation occidentales. Avec le naufrage du *Théâtre de la cruauté*, il se voit plus que jamais coupé de la société où il vit et part alors à la recherche d'une civilisation qui veuille accueillir l'étrangeté de son être tourmenté.

C'est donc dans ces conditions tragiques qu'il décide de quitter l'Europe pour gagner le Mexique, pays de culture ancienne et magique d'où peuvent

encore jaillir les forces de la vie. A ce moment décevant mais décisif, Artaud s'oriente vers la question des sources, vers une culture primitive et non-dénaturée qui lui permettrait de rétablir son équilibre et de lutter contre les phénomènes d'effondrement de son être au monde. Il va ainsi chercher à trouver dans les traditions ancestrales des Indiens, «le point le plus avancé de toute vérité», car Artaud a besoin de puiser sa propre vérité dans un mythe fondateur, espérant que ce mythe d'origine, dont selon lui les prêtres des indiens Tarahumaras sont les représentants et les dépositaires par excellence, pourra réparer le défaut de son mythe individuel. La thématique du retour aux sources chez Artaud apparaît déjà dans ses premiers textes, comme dans cette formule du «*Manifeste pour un théâtre avorté*» paru le 8 janvier 1927:

[...] la Révolution la plus urgente à accomplir est dans une sorte de régression dans le temps. (*Manifeste pour un théâtre avorté*, 2004: 234)

Cette régression dans le temps que souhaite Artaud le remet face à la notion de l'Autre qui représente cette fois-ci, mais seulement d'une manière provisoire, non plus une extériorité aliénante et envahissante de l'être, mais un moyen de retrouver les vertus d'un passé originel dont les traditions d'un ailleurs culturel ont su garder toute la vivacité. Cet Autre ne va pas s'imposer à Artaud, déclenche au contraire sa fascination et se laisse interroger comme un être capable de lui fournir des réponses pour combler son insatisfaction face à sa propre société. Il va ainsi pousser l'aventure mexicaine jusqu'à participer à un rite chamanique indien pour tenter d'accéder au point nodal de cet esprit autre dans ce qu'il a de plus authentique: il s'agira d'une danse exécutée après l'absorption de la racine d'une plante hallucinogène: le peyotl.

Dans la logique de sa consommation de drogue, telle que nous l'avons analysée plus haut, on lit dans «*La Danse du Peyotl*» (écrit à Paris dès le retour du Mexique) la relation étroite entre le voyage au Mexique et la quête d'une guérison intérieure. On y trouve l'attente d'Artaud, ce sujet inerte et

friable, d'une libération corporelle et psychique qui devrait passer nécessairement par l'initiation à la philosophie et aux mystères de la culture mexicaine; et cela par le truchement d'un esprit clairvoyant résidant dans la racine d'une plante sacrée. Monique Borie dans sa *Conception païenne de la personne et guérison* explique qu'il s'agit là d'une identification avec cette force qui dépasse l'homme et qui à un moment donné s'incarne dans son corps et dans son âme pour lui révéler les secrets de l'être et du monde. Autrement dit, la réappropriation de soi passe chez les Tarahumaras par une confusion avec les forces cachées de la nature, du cosmique plus précisément. (Borie, 1989: 182-188) C'est à travers la prise du peyotl que se matérialise (pour les Tarahumaras et pour Artaud) le contact avec Ciguri, «Dieu de la Prescience du juste, de l'équilibre et du contrôle de soi», (Artaud, 2004: 1684) et ainsi l'accès à une vérité transcendante de l'Être.

Qui a bu **véritablement** Ciguri, [...] sait comment les choses sont faites et il ne peut plus perdre la raison parce que c'est Dieu qui est dans ses nerfs, et c'est de là qu'il les conduit. (Artaud, *Le rite du Peyotl chez les Tarahumaras*, 2004: 1684)

Or, l'expérience de la prise du peyotl, plante hallucinogène qui permet d'accéder à un état de conscience modifié, proche d'un état de transe, risque d'aggraver le cas d'un sujet psychotique déjà en proie à des dérèglements et au délire. Artaud dit lui-même que la prise du peyotl provoque en lui: «un déchirement et une angoisse, après quoi on se sent comme retourné et inversé de l'autre côté des choses et on ne comprend plus le monde que l'on vient de quitter.» (*Le rite du Peyotl chez les Tarahumaras*, 2004: 1689). L'expérience de se laisser pénétrer et envahir dans son être intérieur par un esprit Autre ne peut finalement avoir pour Artaud d'autre conséquence que de retomber dans le délire d'envoûtement et d'ensorcellement qui le poursuivra jusqu'à la fin de sa vie – dont il passera désormais une grande partie dans des cliniques psychiatriques. «J'ai été ensorcelé par les Tarahumaras» dira-t-il vers la fin de sa vie en janvier 1947 dans la célèbre

séance du Vieux-Colombier, mais il l'affirme déjà à maintes reprises dans les textes consacrés à ce voyage, lors de son séjour au Mexique et après son retour:

Et le surnaturel, depuis que j'ai été là-haut, ne m'apparaît plus comme quelque chose de si extraordinaire que je ne puisse dire que j'ai été, au sens littéral du terme: **ensorcelé**. (*La danse du Peyotl*, 2004: 769)

Ou encore:

Aux mois de juin, juillet, août et jusqu'en septembre dernier je me suis cru entouré de démons, et il m'a semblé les percevoir, les voir se former autour de moi. (*Le rite du Peyotl chez les Tarahumaras*, 2004: 1691)

Et à ce sujet, il rappelle d'ailleurs qu'une bonne façon d'exorciser ces démons était pour lui d'écrire «sur n'importe quel bout de papier ou sur les livres qu' [il] avait sous la main des conjurations, qui ne valaient pas cher ni au point de vue littéraire ni au point de vue magique car les choses écrites dans cet état ne sont plus que le résidu [...]» (*Ibid.*). L'écriture a donc dans cet état cette fonction première de calmer l'angoisse d'Artaud. Elle devient un recours contre l'envahissement de son être, une production autour de son existence discordante, capable de créer une digue le protégeant contre cette angoisse qui menace de le submerger. Dans cette période nous voyons paraître chez Artaud un enthousiasme impétueux pour l'écriture qui fonctionne comme une évacuation et le soulage un peu, car l'écrit est un objet produit, détachable du sujet qui peut être jeté comme un déchet et c'est ce dont Artaud a besoin. Selon Lacan l'écriture et la publication correspondent au phénomène de «poubellication». C'est ainsi qu'Artaud emploie lui-même le terme de «résidu» en parlant de ses écrits en général, mais surtout de ceux de cette période de sa vie.

Les mots que nous employons on me les a passés et je les emploie,

mais pas pour me faire comprendre, pour achever de m'en vider.

(Artaud, *Cogne et foutre*, 2004: 1348)

L'écriture est donc pour Artaud un moyen de se vider des mots de la langue, de ce que les forces aliénantes lui ont passé malgré sa volonté. Bref un moyen pour se vider de l'Autre.

### **Conclusion**

L'optique lacanienne nous a permis de suivre les différentes incarnations de l'Autre dans l'œuvre d'Artaud et nous pouvons en conclure qu'il n'est parvenu à se réconcilier avec aucune des forces extérieures qui le hantaient sous l'effet de perte de son être au monde. Tous les représentants de l'Autre agissent de la même façon: ils imposent leur Loi et réduisent la vérité de l'Être à un cadre restreint. Antonin Artaud s'épuise tout au long de sa vie dans l'angoisse brisante d'une lutte permanente contre toutes les formes de l'Autre qui lui dérobent la plénitude de son être intérieur en le remplaçant par un être extérieur, étranger et falsifié. D'où toute une thématique délirante d'envoûtements et d'ensorcellements, qui est le propre de ce psychotique révolté de la littérature française. Le délire étant une déformation, une altération subjective du sens de la réalité extérieure par le sujet, le démon du délire d'Antonin Artaud est une déformation de la figure menaçante de l'Autre, et son ensorcellement évoque une altération du sens de la dépossession du soi par l'Autre. Une réalité propre à Artaud, réalité différente de la réalité commune et à laquelle il attache une foi absolue.

Il ne peut pas se dire par le langage ou s'insérer dans le moule des normes de la société où il vit, se méfie des cures de psychiatres qui ne comprennent pas son mal et de la trahison des comédiens qui manipulent ses vraies intentions sur la scène. Artaud fuit finalement la société occidentale de son époque, débordante de forces extérieures et envoûteuses, dans l'espoir de pouvoir s'abriter au sein de la civilisation primitive des Indiens Tarahumaras et de vivre en toute liberté la plénitude de son être tourmenté.

Pourtant, l'Autre Étranger va pousser encore plus loin son délire d'envoûtement et d'ensorcellement et c'est en camisole de force qu'il rentre de ce voyage pour vivre une vie de «fou à lier» dans des cliniques psychiatriques. Et la seule solution qui lui reste est d'écrire tout ce qui lui traverse l'esprit afin d'exorciser cette angoisse qui le déchire de l'intérieur: le démon de l'Autre l'a ensorcelé en lui dérobant son être.

### **Bibliographie**

Artaud, Antonin (1977), *Nouveaux écrits de Rodez*, Paris, Gallimard.

----- (2004), *Œuvres*, Paris, Gallimard (Quarto). Textes consultés dans cette édition:

- *Correspondance avec Jacques Rivière*
- *La Liquidation de l'Opium*
- *Le suicide est-il une solution*
- *Lettre du 14 juin 1935 à Jean-Louis Barrault*
- *Lettre du 19 juillet 1935 à Jean Paulhan*
- *Lettre du 17 juin 1936 à Jean-Louis Barrault*
- *Le Pèse-Nerfs*
- *Manifeste pour un théâtre avorté*
- *Le rite du Peyotl chez les Tarahumaras*
- *Lettre aux Médecins-chefs des asiles de fous*
- *L'Activité du Bureau de recherches surréalistes*

Borie, Monique (1989), *Antonin Artaud, Le théâtre et le retour aux sources*, Paris, Gallimard.

Durozoi, Gérard (1972), *Artaud, l'aliénation et la folie*, Paris, Larousse.

Freud, Sigmund (1927), *Au-delà du principe de plaisir*, trad. par Samuel Jankélévitch, Paris, Payot.

Lacan, Jacques (1975), *Le séminaire III, Les psychoses*, Paris, Seuil.

----- (1966), *Écrits*, Paris, Seuil.

Lemaire, Anika (1997), *Jacques Lacan*, Bruxelles, Mardaga.

Margel, Serge (2008), *Aliénation, Antonin Artaud, Les généalogies hybrides*, Paris, Galilée.

Tribolet, Serge et Mazda Shahidi (2005), *Nouveaux précis de sémiologie des troubles psychiques, Guides professionnels de santé mentale*, Paris, Heure de France.